

Chacun de nous devra se rappeler que "la justice est la préoccupation commune de l'humanité". Ces années de guerre nous ont sûrement enseigné cette leçon suprême que les hommes et les nations ne sont pas faits pour poursuivre des fins nationales égoïstes, qu'il s'agisse de se défendre individuellement ou de dominer individuellement le monde. Partout les nations doivent s'unir pour sauver et servir l'humanité.

M. GORDON GRAYDON (Peel): Monsieur l'Orateur, en me levant pour participer à ce débat ce soir, j'éprouve, comme la plupart de ceux qui ont assisté à la grande conférence mondiale de San-Francisco, quelque difficulté à décrire en cette enceinte l'atmosphère et le milieu de San-Francisco, où la charte fut finalement élaborée et trempée dans le creuset des délibérations des diverses nations du monde.

A titre de remarques préliminaires, je me permets de citer certains passages d'une lettre que j'envoyais chez moi de San-Francisco, au début de la conférence. Voici ce que je disais:

Chaque fois qu'on fait un pas dans cette ville presque immaculée, sans chambres et sans viande, dans cette ville de San-Francisco à la population généreuse et hospitalière, dans cette ville où les tramways qui datent de soixante ans et, qu'on tire par des câbles, ressemblent à ceux de Toonerville, une histoire est en train de s'écrire. Plus d'un milliard de la population du globe est représentée ici par quelqu'un qui parle en son nom. Dans les hôtels, dans les restaurants, partout où les gens s'assemblent, les costumes et la langue des diverses nations, lesquels pour un profane comme moi n'étaient qu'une réminiscence des cours d'histoire que j'ai suivis à l'école, contribuent à constituer ce panorama international étrange, glorieux et irrésistible.

Au cours des quelques premières semaines de notre séjour ici aucun drapeau ne fut arboré dans les rues de San-Francisco, si ce n'est le drapeau étoilé flottant à mi-mât dans cette ville du Golden Gate, et commémorant, dans un silence éloquent, la mémoire du président de tout un peuple, décédé avant la réalisation de deux de ses rêves les plus chers, la victoire en Europe et l'établissement de la paix permanente dans le monde.

L'ouverture de la conférence sans Roosevelt était comme une fête sans son hôte, mais à cette conférence, son nom fut prononcé dans l'Auditorium et dans les corridors, plus souvent peut-être que tout autre.

On nous a posé de temps à autre des questions au sujet de la délégation canadienne, et c'est par là que je commencerai mes remarques. Le secrétaire d'Etat suppléant aux Affaires extérieures (M. St-Laurent) a très bien fait connaître ce soir certains des aspects du travail de la délégation. La délégation se composait des représentants de trois partis. Ses cadres étaient semblables à ceux qu'ont adoptés les Etats-Unis et le Royaume-Uni.

On m'a demandé, comme on a sans doute demandé à d'autres membres de la délégation, comment les représentants de trois partis poli-

tiques avaient pu travailler de concert. A ceux qui me posaient la question, j'ai répondu comme je vais répondre à la Chambre ce soir. Ma réponse est tout à fait personnelle. Je ne parle pas au nom des autres délégués à la conférence. La mission qui nous avait été confiée et la tâche que nous allions accomplir à San-Francisco se rattachaient étroitement, à mon sens, à la fin d'un conflit auquel des centaines de milliers de Canadiens avaient valeureusement participé. Les troupes grâce auxquelles nous jouissons maintenant de la paix, ont lutté côte à côte pour remporter la victoire. Au milieu de la lutte, ils ne songeaient guère aux partis politiques différents auxquels ils appartenaient.

Comme nous étions les mandataires des hommes et des femmes qui avaient livré bataille pour nous,—car tel était en somme notre rôle à San-Francisco,—nous avons cru que ce serait faillir à notre mandat que de ne pas travailler de concert et de ne pas donner au monde le spectacle d'un Canada uni. Voilà ce que nous avons cherché,—et, je l'espère, réussi,—à accomplir. Je n'ai jamais cru que l'esprit de parti était permis en temps de guerre. Je n'ai pas cru, non plus, que l'esprit de parti avait sa place en ce qui regarde le maintien de la paix. La concorde internationale aura peu de chance de devenir une réalité, si les représentants canadiens ne peuvent pas et ne veulent pas présenter un front uni et puissant dans une assemblée internationale comme celle-là.

On me permettra de soumettre au secrétaire d'Etat suppléant aux Affaires extérieures une proposition fondée sur une observation qu'il a formulée tantôt en demandant que le Canada ait son mot à dire dans l'établissement de la paix dans le monde. Tous les membres de cette Chambre sont de cet avis, je crois. Nous pourrions même, à mon sens, aller plus loin que cela. Nous pourrions fort bien suggérer que les plans qui ont donné de si bons résultats à la conférence de San-Francisco pourraient s'avérer aussi efficaces à la conférence de la paix.

Je suggérerais qu'on songe à amener à la conférence de la paix des représentants de tous les partis à la Chambre des communes afin de présenter un front véritablement uni à la table des délibérations où l'on discutera de la paix du monde.

J'aimerais profiter de ce moment pour signaler à la Chambre une chose qui a beaucoup contribué au succès de la conférence. Je désire rendre hommage aux hauts fonctionnaires permanents et au personnel entier du ministère des Affaires extérieures pour les services marqués qu'ils nous ont rendus, ainsi qu'à tous ceux qui ont prêté leur concours. Ce fut un plaisir de travailler avec eux, comme ce le